

## **Les courses de ski dans la Vallée de Joux – Patrie suisse 10 avril 1901 -**

On nous écrit de la Vallée :

L'asile du Marchairuz bien connu, à 1440 mètres d'altitude, et le Chalet Capt, 1363 m., situé dans le Risoud à l'extrême frontière suisse, près de la France, sont deux courses d'été des plus agréables, mais qui deviennent impraticables durant les grosses neiges atteignant comme cet hiver une couche de deux à trois mètres d'épaisseur.

A cette altitude, la neige reste légère et en poussière brillante ayant un aspect cristallisé, les branches des sapins en sont surchargées et la forêt, noire en été, est idéalisée par son éclatante blancheur : on se croirait dans un immense théâtre avec un décor féerique.

L'amateur simplement chaussé de « cercles » ou raquettes ne peut, dans cette profonde neige légère, que très difficilement avancer et il en résulte en outre une grande fatigue, que seuls des hommes entraînés peuvent supporter, tandis qu'avec l'aide des skis, ces rudes courses deviennent des parties de plaisir des plus saines. L'air vif et froid excite les forces, et en marchant à la file, les premiers skieurs seuls s'aperçoivent de la neige molle et laissent aux suivants un chemin battu de deux ornières bien déterminées, que chacun suit en s'amusant et, pour ainsi dire, sans peine aucune. Du reste, la fatigue du ski ne ressemble nullement à celle des ascensions ou des marches forcées ; les efforts sont tellement adoucis par la mollesse et la douceur de la neige que les muscles ne souffrent nullement, et, en posant les patins après une longue course, le promeneur est tout étonné de ne pas se sentir fatigué.

Une erreur que commettent presque tous ceux qui ne connaissent pas le sport du ski est de penser qu'à chaque pas on doit soulever ces longs engins, ce qui serait des plus pénible, mais c'est à la neige de remplacer ce travail et avec le pied on ramène facilement en avant le ski, lequel repose tout le temps sur la neige et glisse sans effort appréciable, le pied de nouveau s'appuie dessus, s'enfonce molleusement dans neige brillante et glissante.

Et au retour, quelles glissades joyeuses !... De temps à autre, un défaut d'équilibre fait disparaître un skieur dans la poussière blanche impalpable, la bande s'égaie un moment, quitte à recommencer quelques instants plus tard ; aucune fracture ou dommage ne sont à craindre, le matelas est trop tendre et trop épais ; un peu de fine poussière dans le cou peut-être, quant aux mains, de longs gants les tiennent à l'abri de toute atteinte.

De même la sensation du froid de pied est inconnue malgré les cris de détresse du thermomètre qui disparaît dans sa boule.

Les boissons préférées sont le thé ou le vin rouge sucré, épicé, additionné de moitié d'eau, à prendre au retour ; pendant la course, la soif ne tourmente guère les skieurs.

En rentrant au logis, chacun rapporte une bonne gaîté et songe déjà à une prochaine partie<sup>1</sup>.

B.L.C.

L'éloge du ski, il s'agit ici d'une véritable profession de foi, est faite déjà en 1904 :

### **Les Combiers dans la neige – FAVJ du 3 mars 1904 -**

A l'ami Frédéric au Sentier

De nouvelles courses de skis ont eu lieu au Marchairuz, dimanche dernier. Ce fait divers ne nous retiendrait pas s'il n'offrait qu'un intérêt sportif. Mais il a une signification d'une portée plus générale. A la lecture des résultats donnés par les quotidiens, on a pu voir que les lauréats sont tous, sauf deux, des habitants de la Vallée de Joux et notamment de la commune du Chenit. Or, il y a cinq ou six ans à peine que les premiers skis ont fait leur apparition dans la grande combe qu'encadrent le Risoud, le Mont-tendre et la Dent-de-Vaulion.

Dans les Alpes suisses, le passage d'ascensionnistes, chaussés de skis, a été signalé il y a plus de quinze ans déjà. Et cependant ce mode de locomotion ne s'est pas encore répandu chez les montagnards. Seuls les guides se sont mis peu à peu à le pratiquer, imitant les touristes, les membres des clubs alpins et les hôtes étrangers à l'affût de tous les moyens propres à rompre la monotonie des longs séjours forcés dans les stations hivernales. Défiantes des innovations, les populations alpestres se contentent de patauger dans la neige comme par le passé, n'osant même pas, dans la Suisse romande tout au moins, se servir des raquettes en usage dans l'Appenzell ou des « cercles » des bergers.

Il n'en est pas de même à la Vallée. En voyant des skieurs faire, par deux et trois mètres de neige, la traversée de leurs montagnes aussi aisément qu'au cœur de l'été ; en assistant aux ébats sur les pentes de la Dent-de-Vaulion des pensionnaires de l'Hôtel de la Truite et du Grand-Hôtel du Pont, les Combiers ne se sont pas mis à rire comme les gens d'Epalinges le jour où ils aperçurent pour la première fois les Lausannois guider leurs interminables planches de bois autour du Chalet-des-Antets. Ils virent d'emblée l'utilité du nouvel engin et n'eurent de trêve que lorsqu'ils en possédèrent.

Aujourd'hui, à la Vallée de Joux, les skis sont non seulement le délassement favori de la jeunesse, mais encore un moyen de transport pratiqué par les adultes, par les vieillards eux-mêmes que leurs affaires ou l'amour de la promenade appellent en dehors des chemins battus. Le patin d'acier, qui permet de traverser en quelques minutes le lac de Joux, n'est pas détrôné ; mais il a à

---

<sup>1</sup> Patrie suisse du 10 IV 1901.

soutenir une rude concurrence. Glisser sur la glace n'est faisable, au reste, que par une bonne glace. Que la neige vienne à tomber en grande quantité ou que la température se radoucisse fortement, adieu les parties échevelées entre le Pont et le Rocheray !

Le skieur, lui, ne demande que de la neige. Plus la couche est épaisse, mieux il s'en trouve. Il n'a pas à redouter en ces parages les avalanches qui rendent souvent les Alpes si dangereuses. Quant aux tempêtes, il s'en moque.

Nous avons eu l'occasion, avec trois skieurs de nos amis, de monter, il y a une quinzaine, du Brassus au Marchairuz, de gagner de là le pied du Mont-Tendre et de filer ensuite sur le Sentier à travers les forêts, les combes et les combettes. Il faisait un de ces temps où un membre d'une société protectrice des animaux se ferait un crime de mettre à la fenêtre le museau de son caniche. Chassée par rafales, la neige nous aveuglait et, se collant aux vêtements et au visage, faisait de nous de blancs fantômes. Rares et brèves étaient les accalmies relatives qui amincissaient le rideau floconneux et permettaient d'entrevoir un point de repère ou quelque chalet dont le toit plongeait dans la neige et où l'on ne pénétrait qu'en rampant.

Sans les skis, la partie eût pu devenir critique. Elle ne nous laissa au contraire que les plus agréables souvenirs. Il faut dire que, grâce au flair du jovial Combiér qui était des nôtres, nous ne nous égarâmes pas d'une semelle.

Si vous nous demandez quel plaisir on peut bien éprouver en voyageant ainsi dans la tourmente, nous vous dirons qu'il consiste dans la réunion d'un tas de petites joies, comme celles de ne connaître du danger que l'illusion, de traverser des étendues vierges de pas humains, de partager avec trois ou quatre fidèles amis la même passion des robinsonnades, d'improviser des campements et une cuisine qui procurent la satisfaction de petits tours de force, d'observer enfin les jeux de la nature, plus curieux souvent par les tempêtes que sous un ciel serein.

La neige, dont les myriades de cristaux s'allument au soleil ou sous les rayons de la lune, est merveilleuse sans doute ; mais, quand rien n'agite l'atmosphère, c'est une masse inerte. Voyez au contraire comme elle s'anime par le vent ! Tantôt, pareille à des vapeurs, elle fume au-dessus des arêtes ; tantôt comme des vagues, elle ondule en fine poussière sur les pentes ou rejaille tumultueusement contre quelque banc de rocher, à la manière des flots écumant contre une jetée. Ses tourbillons ont parfois un aspect imprévu. Ainsi, en bondissant au haut d'une combe que couronne la lisière d'une forêt, ils nous firent l'effet d'une charge de cavalerie contre une lignée de noirs fantassins.

Ces scènes grandioses, les Combiérs ne pouvaient s'en accorder la jouissance avant de connaître les skis. Il n'y avait alors que les bûcherons qui osassent s'engager dans les côtes au-dessus du fond de La Vallée, inhabitées en hiver ; et encore ne se mettaient-ils en route que lorsque le temps n'était pas trop menaçant.

Dans les chaudes maisons cuirassées de zinc ou de « tavillons », les habitants de La Vallée demeuraient confinés tout l'hiver. Leur amour de la lecture, du

chant et de la musique leur permettait, il est vrai, de passer gentiment les longues veillées ; mais nous nous imaginons que leur santé devait souffrir à la longue du manque de mouvement au grand air, et qu'au dégel la bronchite traîtresse s'abattait sur eux avec sûreté.

Les voilà maintenant qui font toutes les semaines de longues excursions sur la neige. Pour ne parler que des skieurs du Chenit, les plus nombreux, il ne se passe pas de dimanche qu'ils ne poussent une pointe du côté du Risoud, ou qu'ils n'aillent au Mont-Tendre, en serrant la main en passant à Jules Lecoultre, l'hôtelier du Marchairuz et le sauveteur des voyageurs en détresse.

Bientôt sans doute, tous les habitants de Chez les Golay, de Chez Jacob, de Chez Isaac Capt, de Chez Jacques à Pierre, de Chez la Veuve, de Chez le Brigadier, de Chez Simon, de Chez Tribillet, de La Capitaine, de Chez la Tante, de Chez Besançon, des Aubert, de Chez le Chirurgien, de Chez les Capt, de Chez les Lecoultre, du Crêt Meylan, de Chez les Meylan, de Chez Villard, Vers Chez le Maître, de tous les Piguët, dessus et dessous, - bref, hommes, femmes vieillards et petits-enfants, tous les bons Combiens du Chenit ne sortiront plus sur la neige que chaussés de leurs skis, tels les habitants du nord de la Scandinavie.

Et dans la plaine, sous trois cents mètres de brouillard, nous nous morfondrons tandis qu'ils s'ébattront gaîment en famille sous le ciel bleu et dans les combes argentées<sup>2</sup>.

V.F.

### **Chez les Combiens – FAVJ du 16 février 1905 -**

De la neige, durant trois semaines, jusqu'au bord du Léman. Il y a longtemps que cela ne s'était vu. Et cependant nous connaissons des Lausannois à qui tant de blancheur ne suffit pas. La semaine dernière, ils sont allés arpenter les combes de la Vallée de Joux. C'est un pèlerinage hivernal qu'ils accomplissent toutes les années depuis que leurs skis leur permettent de se jouer des gonfles les plus effroyables, et chaque fois ils y prennent un plaisir nouveau.

A La Vallée, l'hiver est d'une gaîté qui rayonne dans les yeux des habitants, aussi bien que dans le paysage argenté. C'est la saison où les chants des sociétés chorales se font entendre avec le plus d'allégresse. Et l'on sait si les Combiens sont passés maîtres en cet art aimable ! L'autre soir, à l'Hôtel du Lion-d'Or où étaient descendus les Lausannois, une douzaine de consommateurs entonnèrent quelques-uns de ces airs de chez nous qu'on entend un peu partout. Si pures étaient leurs voix et si prenante leur harmonie, que ces simples mélodies populaires devenaient dans leurs bouches de ces chefs-d'œuvre qui vous

---

<sup>2</sup> Article paru dans la FAVJ du 3 mars 1904. Nous ignorons qui est V.F., initiales peut-être d'emprunt pour un chroniqueur qui ne serait que de la Vallée !

secoient d'un frisson voluptueux. Que n'étiez-vous là, monsieur Troyon ! vous eussiez embrassé ces artistes.

Peut-être l'un ou l'autre d'entre eux faisaient-ils partie de cette phalange de chanteurs qui laissèrent de si inoubliables souvenirs aux soldats de la Ière division, en 1895. Il faisait une claire nuit d'été, toute brodée d'étoiles. Sept mille hommes, fusiliers, carabiniers, artilleurs, campaient sur le plateau de Saint-Oyens. Les feux des bivouacs étaient éteints ; roulée dans ses couvertures, la troupe sommeillait ; on n'entendait que le pas étouffé des sentinelles. Cependant, une quarantaine d'hommes s'étaient groupés silencieusement. C'étaient des Golay, des Meylan, des Rochat, des Reymond, des Piguet, des Lecoultré, des Capt, des Audemars. Dans le grand calme qui planait sur le campement, ils se mirent à chanter la patrie, la nature et l'armée. Leurs hymnes se répandaient doucement sur la plaine, comme l'onde que caresse la brise, et faisaient de cette nuit guerrière une nuit de rêve et de poésie. Autour des chanteurs, les camarades se levaient sur le coude et retenaient leur souffle pour ne rien perdre de cette discrète musique. Des officiers s'avancèrent sur la pointe des pieds, et l'un d'eux, celui de qui nous tenons ce récit, vit deux larmes perler sur les joues du colonel divisionnaire.

Cet amour du chant m'empêche pas les bonnes gens de la Vallée de s'adonner avec ferveur aux sports de l'hiver et notamment d'entreprendre sur leurs skis de longues excursions dans la montagne. Se guidant avec un flair de peaux-rouges à travers les labyrinthes du Risoud, ils s'en vont partager un verre de bourgogne en compagnie de leurs amis de France ; ou bien ils glissent d'un hameau à l'autre, de la Combe du Moussillon aux Charbonnières par le Solliat et le Lieu ; d'autres fois, la griserie de la course les pousse tantôt jusqu'au Mont-d'or, tantôt du côté de la Dôle et du Noirmont ; souvent aussi ils se donnent rendez-vous à l'asile du Marchairuz ou à l'ancienne résidence de la Zazi, au Molendruz, pour y casser une croûte.

Casser une croûte est une manière de dire. Les Combiens ne sont pas seulement des délicats en matière de musique et de chant ; ils tiennent de leurs voisins de France un goût marqué pour la bonne cuisine ; aussi ne passe-t-on pas précisément un mauvais quart d'heure quand on a la chance d'être à table avec eux dans une de leurs confortables auberges.

Une excursion d'hiver qu'ils font d'autant plus volontiers qu'elle leur était impossible avant l'usage des skis, c'est celle qui conduit, le long de la base occidentale du Mont-Tendre, par les croupes du Croset, de la Racine, du Pré d'Etoy et du Mazel, ainsi que par la vaste cuvette du Pré de l'Haut. Il y a là quelques grands chalets solitaires, que la neige remplit quelques fois à moitié, mais qui, par les bourrasques, n'en sont pas moins de précieux refuges. Pour une bonne part plus élevés que le sommet de la Dent de Vaulion, ces parages offrent de belles échappées sur le bassin de Joux, le Risoud, le Jura français et même sur les Vosges. Et puis, tout en n'étant qu'à deux heures de marche du fond de la vallée, on y éprouve dans sa plénitude ce calme où il semble qu'on soit à cent

mille lieues des automobiles, des orchestrons, des vendeurs de journaux, des portiers d'hôtel, des disputes politiques et des formulaires d'impôt sur le travail ou sur le loyer.

Selon les hasards de la promenade, le pays disparaît entièrement. On a devant soi que la ligne blanche d'un épaulement neigeux ou que la cime d'un sapin se dentelant sur le ciel. Mais ces fragments de la montagne valent toutes les compositions des peintres impressionnistes. Dans la candeur de l'épaule de neige se modèlent les formes les plus pures que vous puissiez rêver, et le rameau vert aux aiguilles persistantes, dont la mystérieuse chaleur triomphe du givre, vous parle de vie, de renouveau, de la puissance éternelle de la nature.

On ne nous croirait pas, et l'on aurait raison, si nous disions que ces simples spectacles faisaient le seul entretien des Lausannois, ainsi que des habitants du Sentier et du Brassus qui se rencontrèrent il y a huit jours au pâturage des Quatre-Puits, sous l'arête du Mont-tendre. Comme il convient chez les hommes qui ont travaillé ferme toute la semaine, les Combiens étaient d'une gaîté et d'un entrain débordants. Et quelle juvénile ardeur, même chez ceux qui avaient dépassé la cinquantaine. Sous leurs pas, la neige s'amollissait comme le souffle du vent du sud, si bien qu'ils durent graisser leurs skis, de peur de demeurer collés jusqu'au printemps entre le Croset au Muet et le chalet de la Racine.

Une dame du Sentier nous le disait l'autre jour : « Ces longs patins de bois sont une vraie bénédiction pour La Vallée ; les jeunes, les vieux, les femmes et les hommes, tout le monde va bientôt passer les dimanches d'hiver là-dessus, abandonnant les chambres surchauffées et enfumées pour s'escrimer au grand air. Ça nous promet de la graine de solides lurons. »

Hum ! il nous semble qu'en fait de robustes, nos compagnons de course ne laissaient rien à désirer. On ne pourrait raisonnablement souhaiter poumons plus libres, ni jarrets mieux exercés. Par surcroît de bonne fortune, ces heureux mortels échappent, cet hiver, à la mauvaise grippe. Tandis que la moitié de la population de la plaine y a passé et que l'autre moitié est atteinte, à l'heure qu'il est, personne en haut n'est malade ; elle a peur d'eux. Et si vous ne nous croyez pas, ce nous est tout un ; et comme dit Rabelais, « un homme de bien, un homme de bon sens, croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit. »

*(Conteur vaudois )*

Un entrefilet paru dans la **FAVJ du 24 XII 1908** nous apprend que le village du Sentier se propose de donner des cours de ski par l'intermédiaire d'un professeur de St Moritz. Jusqu'à ce moment-là les gens avaient toujours appris par eux-mêmes.

## **Sports d'hiver - FAVJ DU 16 FEVRIER 1909 -**

On nous écrit :

Encouragé par les résultats obtenus l'an dernier, le Grand Hôtel et l'Hôtel de la Truite organisent une grande semaine sportive du 31 janvier au 6 février. Durant cette semaine, seront disputées plusieurs épreuves de luges, bobsleigh, patins et skis, entre autres : le Championnat de la Vallée de Joux, bobsleighs et skis, concours de sauts, et une grande course militaire pour officiers, sous-officiers et soldats.

Un programme détaillé paraîtra ultérieurement.

## **Lettre d'un skieur - FAVJ du 3 février 1910**

Après avoir serré et desserré mon étau des centaines et des centaines de fois pendant la semaine, j'éprouve une satisfaction toute particulière à voir le matin du jour du repos débiter par une radieuse aurore.

Un jour de repos ! non, vraiment, il ne le sera pas pour moi au sens littéral du mot. – Après avoir mis le nez à la fenêtre de mon appartement et constaté de visu que ça ne collera pas, je m'habille et déjeune à la hâte. Après la grasse matinée, je trouve moyen d'être prêt un peu avant dix heures.

Chaussé de mes skis, je quitte mon home avec un soupir de satisfaction ; je ne suis point égoïste, mais les petits ont la coqueluche et l'humeur de la maman s'en ressent un peu. Sorti au nord de la maison, par le néveau, je me lance directement au Risoud ; j'arrive à la Grand'Combe, que je longe sans apercevoir aucune trace. Quelle déveine ! personne n'est allé au Cernois. Y aller tout seul n'est pas mon affaire, il me faut de la compagnie, et surtout pas des grognons. Rentrer à la maison : Oh la-la ! ma sortie a usé une diplomatie qui a épuisé ma force de discussion.

Puisqu'il n'y a rien à faire de ce côté, allons, en route pour l'autre !

J'évite soigneusement Chez-le-Maître et le Brassus et, au-dessus de ce dernier village, je constate que des foulées nombreuses sillonnent le beau tapis blanc qui recouvre pâturage, murs et rochers.

En route, je rattrape l'ami Jules qui se promet un fameux dîner à l'Asile. Comme moi il ne conçoit pas une course, si petite soit-elle, si au programme ne figure pas une bonne cassée. Nous arrivons sans encombre à l'hôtel dont le mur est tapissé de skis. Jules les compte vite, car il adore la statistique et il a une merveilleuse mémoire des chiffres. Avec les six paires qui étaient au corridor, je ne me rappelle plus s'il y en avait 121 ou 123. Il faudra que je lui redemande.

Grâce à l'amabilité d'un de mes beau-frères, que je retrouve avec un plaisir infini, je suis bientôt casé et en train de réparer à coups de dents la déperdition anatomique et calorique qui s'est produite à la montée.

Depuis fort longtemps je n'avais été l'hôte du Marchairuz ; j'ai toujours eu la malchance d'y être estampé de main de maître ; mon ami M. m'a même parlé d'un thé qui lui avait coûté salé, très salé même ! Il paraît qu'avec le nouveau détenteur, M. Mercier, homme d'une affabilité parfaite, on en est revenu à la saine tradition qui veut qu'avec un couple de francs on soit franchement lesté. Aussi je me promets d'y retourner. Pauvre Cernois, comme tu es vite oublié ; comme la nature humaine est pétrie d'ingratitude !

Après le café, voilà nos intrépides chevaliers du Kartenspiel à leur passion favorite. Comment peut-on être si terre à terre ? Sûrement je vais m'ennuyer jusqu'au moment du retour. Détrompez-vous ; de la salle voisine montent bientôt des accents mélodieux : « De nos alpes solitaires, c'est le cor mélodieux... »

Jamais je ne puis entendre ce chant sans émotion ; il est vrai que pour moi tant d'heureux souvenirs s'y rattachent...

Aussitôt, je me faufile parmi cette gaie cohorte à laquelle m'amène le renfort de ma jolie voix ( ? ) de second ténor.

Les heures passent vite, donc abrégeons. Nous arrivons à la « folie » juste à point pour admirer la comète dont le gigantesque balai se plonge peu à peu derrière la ligne sombre du Risoud. « Que le monde est grand, que nous sommes petits », dit un de mes amis du Brassus, parole qui ne me plonge pas peu dans l'étonnement ; et pour cause !

A l'Hôtel de France, nous prenons le coup de l'étrier, histoire de serrer la main à mon ami Louis, dont le vin comme la cuisine ont acquis une juste réputation.

Voilà mes compagnons qui commandent les croûtes ! vite on en dit encore quelques-unes. On répète entre autres ma préférée :

*Mélodie enchanteresse*

*Tu pénètres notre cœur*

*Tu dissipes la tristesse*

*Et nous fait croire au bonheur.*

« Ces messieurs sont servis ! » A ces paroles magiques tous se lèvent. Quant à moi, je m'esquive sans bruit, mais ce n'est pas sans regret.

Vous savez, Monsieur le Rédacteur, on a eu la crise...

Un second <sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> FAVJ du 3 II 1910

### **Ski Brassus – FAVJ du 6 février 1913 -**

Le Club des skieurs de La Vallée, a fixé ses courses au dimanche 9 février 1913. Le programme comprend : le matin, courses de fond et l'après-midi, courses de vitesse et de sauts. De nombreux et beaux prix récompenseront les coureurs.

Espérons qu'un public nombreux viendra voir les évolutions de nos skieurs et que la neige sera favorable aux skis.

Le comité saisit l'occasion pour remercier les personnes qui ont fait bon accueil à la feuille de souscription qu'il a fait passer dans la contrée.

Donc, rendez-vous pour dimanche prochain au Casse-à-Coq.

*(Conteur vaudois )*

### **En ski – FAVJ du 22 février 1917 -**

A l'automne dernier, lecteurs de ce journal, je vous faisais part des impressions ressenties à l'occasion d'une course pédestre à travers le Mont-Tendre, jusqu'aux villages situés au pied de la haute chaîne. Cette excursion, je viens de la refaire en ski, en compagnie de quelques amis, et au risque de vous faire la scie, je ne puis résister au plaisir de venir vous en dire quelques mots, pour la recommander aux amateurs de jolis tours de ski.

Notre objectif était Mollens et Montricher. Pour gagner le premier de ces deux villages il est indispensable d'atteindre en avant du Mont-tendre le plateau occupé par les pâturages du Pré de Ballens et du Pré de Mollens, afin d'attraper la grande route qui descend sur Mollens. Impossible d'agir autrement, car la Côte est si raide et si boisée que l'on ne peut songer à descendre tout droit.

En été, la descente du Mont-tendre jusqu'aux alpages sus-nommés est relativement aisée ; on rencontre cependant moult mauvais lieux, escarpements, bois serrés, etc ; mais il n'y a pas là de quoi arrêter quelqu'un. En hiver, avec la neige croûtée qui est de règle à cette saison, il en va tout autrement et la descente sur le Pré de Ballens peut présenter de sérieuses difficultés au skieur qui aurait l'intention d'y aller au petit bonheur.

Si au contraire on passe par le couvert dit des Sorciers, le chalet de Druchaux, la descente jusqu'au fond du Pré de Ballens est un jeu, une vraie descente pour pères de famille. On découvre de suite une pente unie, déboisée, le long de laquelle on se laisse glisser avec délices, sans crainte de tomber ; au seuil qui sépare la combe du Pré de Ballens de celle du Pré de Saint-livres, on tourne à gauche et l'on continue à descendre d'une allure faite de sécurité pleine et entière.

Sur le plateau du Pré de Mollens, on fait naturellement halte pour admirer les Alpes blanches qui émergent de l'océan de brouillards et puis aussi pour sentir les caresses de cet étincelant soleil des hauteurs qui vous grise et vous pénètre jusqu'à la moelle. Du chalet du Pré de Mollens, on découvre sans peine l'engaîne du chemin qui conduit en bas. Ce chemin se compose essentiellement de quatre grands lacets de 2 km chacun. A notre avis, il n'a qu'un défaut : l'inclinaison pêche par excès de modération. Néanmoins, nous glissons, mais pas assez vite au gré de nos désirs. Ce qui nous console, c'est que ceux qui viendront après nous et utiliseront notre piste pourront faire de la vitesse.

Quant au retour, une voie unique est à disposition, si l'on veut reprendre le train au Pont, celle qui de Montricher, par Chardevaz, aboutit au chalet et à la route de Mollendruz. Dès Montricher, la route de Chardevaz prend de la hauteur et monte ferme. Elle n'est pas battue et il s'agit de tracer une piste dans de la neige croûtée. A la descente, ce serait vraiment magnifique, les contours exceptés, qui sont très brusques.

A la ferme de Chardevaz, perdue au milieu des neiges et des bois-taillis, on a fait le gros de la montée ; on peut donc souffler, s'arrêter un instant et jeter un regard d'admiration aux Alpes illuminées par les rayons dorés d'un soleil couchant. La partie visible de la plaine est noyée sous une brume vaporeuse qui n'exclut pas une certaine translucidité et communique à ce pays, que nous ne sommes pas habitués à contempler sous la neige, une figure triste et endeuillée.

De Chardevaz, le chemin pointe droit contre la montagne, toujours au milieu des buissons nés d'une coupe rase ; au bout de quelques minutes, surgit une bifurcation ; il faut prendre à droite pour atteindre le chalet de Mollendruz ; si vous embouchez le chemin qui continue tout droit, vous aboutirez par la Combe de la neige aux Prés de l'Hault.

Parvenus à la grande route de Mollendruz, à la Fontaine froide, le plus simple est, semble-t-il, de la suivre tout bonnement jusqu'à la gare du Pont. On peut faire mieux, savoir retourner quelque peu en arrière et attraper la vieille route qui épouse la dépression de la partie supérieure du vallon du Nozon. Et la descente le long de cette route déclassée est un émerveillement : de la neige poudreuse, glissante, qui n'a pas encore senti le soleil de 1917 et un paysage hivernal fait de frimas intacts.

En décrivant sommairement les parties essentielles de l'itinéraire parcouru, il n'entre nullement dans mon esprit, l'idée de vanter la performance de mes compagnons et la mienne. Skieurs de force moyenne, inhabiles, du moins moi, à la gymnastique sportive, nous n'avons pas la présomption de croire que nous avons faite quelque chose d'extraordinaire, bien au contraire. Mais nous avons fait un joli tour, une course charmante qui, à tous, a laissé le meilleur souvenir. Et le but de ces lignes ? C'est essentiellement d'inviter des skieurs à nous imiter, à sortir des itinéraires et des buts conventionnels. Nul doute que si une fois ou l'autre, quelques-uns cèdent à notre suggestion et se laissent entraîner par notre

exemple, ils n'éprouvent des jouissances semblables à celles que nous avons ressenties dans le cours de cette traversée de la haute chaîne. S.A.

### **Les débuts du ski à la Vallée de Joux – FAVJ 26.11.1935 -**

*Au moment où la neige n'est pas encore tombée dans la plaine, mais où l'on sent qu'elle sera là d'un jour à l'autre, nous croyons qu'il est intéressant de reproduire l'article ci-dessous. Cet article de M. Robert Piguet a paru dans le dernier annuaire de l'Association suisse des clubs de ski.*

C'est en 1896 que la première paire de skis fit son apparition à la Vallée. Trois citoyens du Brassus, Albert Piguet, Henri Reymond et mon père, Alfred Piguet, s'étaient cotisés pour en faire l'acquisition, après avoir lu dans une publication sportive un article relatif à ce nouvel engin de locomotion. Nouveau pour la Suisse, mais ancien pour les pays scandinaves et les contrées polaires où il était utilisé depuis des siècles.

Les premiers essais ne furent nullement convaincants. Ces messieurs avaient adopté la route battue comme champ d'exercice, et, saisissant le long et unique bâton de bambou, ils l'y plantaient, entre les deux skis, en tirant dessus pour avancer, mais sans mouvoir les jambes. La chose semble cocasse maintenant, mais il faut un commencement à tout et les directives faisaient, à ce moment, complètement défaut.

Cette première paire de skis, du fabricant Melchior Jakober à Glaris, avait les anciennes fixations de cuir maintenues rigides par des joncs courbés en demi-ellipse, très difficile à mettre en place lorsque l'un ou l'autre se cassait. Elle fut remisee dans un grenier où elle demeura inactive et ignorée pendant trois ans environ.

Au cours des hivers 1898 à 1900, quelques paires de skis arrivèrent à la Vallée, accompagnées d'un mode d'emploi. Benjamin Lecoultre, Louis-Auguste Golay, les frères Léopold et Laurent Piguet, Frédéric Meylan, au Sentier ; Marius Piguet au Brassus, furent les premiers propagateurs de notre joli sport d'hiver. La doyenne des paires de skis de la vallée, celle du Brassus, fut alors extraite de sa cachette et ramenée à la lumière ; elle suscita chez plusieurs autres citoyens l'envie de se procurer les nouveaux engins. Ce fut le cas, entre autres, de l'aubergiste du Marchairuz, auquel ils devaient être particulièrement utiles pour descendre chercher ses provisions au Brassus et remonter à sa lointaine demeure en l'absence de chemin battu.

Les skieurs étaient alors le point de mire des curieux ; on les regardait s'ébattre dans la neige molle, munis de leurs grands bambous, et leurs culbutes dans la neige en poussière provoquaient de belles explosions de rire.

Plusieurs des règles les plus élémentaires du sport du ski étaient encore ignorées. Il me souvient de mon premier saut effectué par-dessus un mur de

pâturage, avec arrivée la tête en bas dans un mètre et demi de neige poudreuse. Je faillis étouffer et me dégager de là ne fut pas une petite affaire.

Le premier concours de skis fut organisé en janvier 1900 dans le pâturage, disons plutôt le champ de neige du Pré de Bière, au-dessous du Marchairuz. Ce fut une modeste course de fond qui pouvait avoir deux kilomètres environ, et qui se disputa par une neige lourde et un temps pluvieux. Du dehors nous était venu un participant, Suisse allemand, muni de deux bâtons courts, chose qui fit grande sensation au milieu de la forêt de longs bambous que formait notre cohorte !

L'arrivée au Chalet du Pré de Bière fut la principale erreur de notre itinéraires, car les coureurs étaient gratifiés, pour la fin du parcours, d'une grimpe qui fut le coup de grâce pour plusieurs d'entre eux – devenus violacés et haletants au but. Frédéric Meylan, sur skis norvégiens authentiques, arriva le premier.

Le même hiver vit se dérouler au Pont une manifestation du même genre, où Jules Lecoultre, du Marchairuz, s'adjugea le premier prix, sur une neige tôleée peu commode.

Une grande réunion de skieurs fut organisée par la suite au Marchairuz, par un temps splendide et une neige idéale. Une cinquantaine de skieurs s'y donnèrent rendez-vous, ainsi qu'une dame, la première que le Marchairuz vit en hiver. Un dîner plantureux, arrosé d'un vin généreux, avait mis tous les assistants dans un état de joie parfaite, et je me suis laissé dire que, sur leurs planches, d'aucuns n'étaient plus très sûrs à la descente, mais pour leur plus grand bonheur, la neige était haute et poudreuse. Le ski avait décidément partie gagnée dans nos montagnes. De Berne, de Glaris, de Genève et d'autres endroits de la Suisse, nous parvenaient des échos de réunions sportives dont le ski faisait les honneurs. L'idée de s'organiser s'imposa alors à quelques-uns de nous, et en 1904, le Club de skieurs de la vallée vit le jour. Le premier procès-verbal de ce club, l'un des doyens des ski-clubs suisses, est daté du 8 janvier 1905. Le comité fondateur réunissait ce jour-là Paul Piguet-Capt, président, Robert Piguet et Henri-Louis Piguet, du Brassus ; Frédéric Meylan et Louis-Auguste Golay, du Sentier, et enfin Hector Meylan, de l'Orient.

Le 22 janvier 1905, on organisa au Brassus un concours de ski qui comportait une course de fond, une course de vitesse et une épreuve de saut.

Descente du « Cassacoque » pour l'arrivée au but, ce qui constituait un spectacle captivant. Un skieur allemand émerveilla les spectateurs par ses télémarks, les premiers effectués sur les neiges de la Vallée.

L'itinéraire de la course de fond, tracé dans le fond de la vallée, avait une longueur de 6500 m., et fut parcouru en 41'55' par W. Dépraz, classé premier, ainsi que pour la course de vitesse de 2500 m. enlevés en 4'30'.

C'était une de ces merveilleuses journées d'hiver, froide et ensoleillée. Je me vois encore participant à la course de vitesse, dès « la Folie » au hameau de Vers-chez-Meylan : arrivé au bout du parcours sans un accroc, à quelques

mètres du but, culbute formidable, rupture d'un ski. Je me traînai sur mes quatre pattes pour arriver quand même et pus encore « décrocher » le 7<sup>e</sup> prix.

Le 28 janvier 1906, nouvelles courses au Brassus, où les expériences et les leçons du passé furent déjà mises à profit.

Au programme des concours de l'année précédente vinrent s'ajouter un concours artistique et un concours pour dames, car le beau sexe était aussi sensible au charme des blancheurs ensoleillées. Quatre jeunes demoiselles s'étaient inscrites pour faire la course de fond de 1500 m. qui leur était réservée, et elles s'en tirèrent à leur honneur.

Le plus grand saut de la journée fut de 9,80 m. – ne riez pas – et le champion n'en était pas peu fier.

Un an plus tard, le 21 janvier 1907, l'Orient recevait les nombreux skieurs désireux une fois de plus de se donner à la joie des glissades vertigineuses sur nos pentes immaculées. Bise froide, neige poudreuse très bonne.

6000 m. de fond, parcourus en 41 minutes par Pilloud, de Marchissy. Innovation de la journée : course d'obstacles. Le plus long saut : 12 ½ mètres ! Nous sommes encore loin des 90 à 100 mètres des Norvégiens ! Mais le bonheur ne réside pas dans la longueur des sauts, et votre chroniqueur se rappelle encore, à cette occasion, son saut de 12 mètres, avec arrivée sur le dos. Il n'a dès lors jamais battu son record.

Les années qui suivirent eurent leurs courses de skis, réunions de skieurs, journées sportives, avec les innovations et les perfectionnements que permettait le développement rapide de ce noble sport. Le Club des skieurs de la Vallée devint le Ski-club du Brassus ; l'un des événements et des plus grands efforts de son activité, fut l'établissement, en 1929-1930, d'une piste de saut dont il peut être fier à juste titre, et qui procure chaque année aux sauteurs, ainsi qu'aux spectateurs, de grandes joies.

Mais je m'aventure dans un domaine qui n'est plus le mien...

Il m'est resté de ces premières années de ski la vision de nos étendues de neige immaculée, de nos forêts de sapins dont les branches pliaient jusqu'à terre sous le poids des neiges étincelantes, des beaux dimanches passés avec de chers amis là-haut près du ciel bleu, sous le soleil resplendissant de notre cher Jura, alors que nous étions les premiers à sillonner de nos planches ces étendues vierges. Nous y avons éprouvé les joies les plus pures et puisé force et santé.

Le ski a pris une très grande extension partout ; puisse ce beau sport rester un moyen de se développer physiquement, mais aussi moralement en faisant grandir l'amour de la montagne, en apprenant à tous, de bonne heure, à communier avec la belle nature lorsqu'elle a revêtu sa parure hivernale, spectacle toujours merveilleux de notre patrie aimée.

**Des fabricants de ski à la Vallée – FAVJ, du 13 décembre 1990 -**

Avant de s'assimiler à un instrument de loisir, le ski revêtait une fonction utilitaire précieuse pour de nombreux Combiens, à titre de moyen de locomotion. Plusieurs fabricants se sont adonnés à la confection de ce type d'articles à la Vallée. Au gré de nos découvertes, citons H. Meylan-Lecoultre, au Brassus, ou encore Louis Dépraz à Combe Noire entre autres. Sans omettre l'un des derniers en date, dont la fabrication fut arrêtée en 1950, à l'emblème de « Ski Brassus P.B. » (pour Piguet-Bodenmann). Au fait, saviez-vous qu'une usine nommée Skiveloxy produisait du fart, au Brassus ? Bien entendu, la concurrence acharnée contraindra ces diverses entreprises, qui à cesser ses activités, qui à se diversifier progressivement.

Jean-Paul Bolomey

On peut rajouter à cette courte liste la Boissellerie du Lieu, jusque dans les années cinquante, et Emile Bolomey, le Pont, fabrication qui est signalée vers 1910.

### **Le ski de compétition – FAVJ du 13 décembre 1990 -**

Le Ski-Club Brassus est le premier-né de ce type à la Vallée, puisqu'il a été fondé en 1920. Club formateur au potentiel élevé, il a délégué aux Jeux Olympiques et aux Championnats du Monde, 4 compétiteurs : Conrad Rochat, Louis-Charles Golay, Gilbert Meylan et André Reymond.

Les titres nationaux obtenus par les sociétaires du Brassus se révèlent fort nombreux, confortant en cela une impression de compétence qui ne s'est pas démentie au cours des ans. En 1934 les passionnés du Brassus organisaient leur première compétition officielle, les Championnats Suisses des 50 kilomètres et du relais. De plus, l'« Inter », dont l'édition originelle de 1952 a marqué la Vallée de son empreinte. Une belle aventure qui n'est pas près de se terminer. Il n'est malheureusement pas aisé de pénétrer profondément dans le passé de la société, la majeure partie des archives étant partie en fumée lors de l'incendie de l'Hôtel de France. Signalons néanmoins que le millésime 90 marque le soixantième anniversaire de la construction de la Piste de saut de la Chirurgienne. Il est à remarquer que les skis-clubs locaux ont essaimé ensuite, chaque village ayant eu à cœur d'offrir à ses habitants la possibilité de se défouler sur des lattes. Lesquelles, ne l'oublions pas, étaient polyvalentes, la même paire de skis parcourant les pistes de fond, de descente ou de slalom et franchissant également les tremplins de saut.

Jean-Paul Bolomey

### **Quels ski-clubs à la Vallée ?**

Le Brassus

SCB

1920

|                   |       |      |
|-------------------|-------|------|
| Les Bioux         | SCB ? | 1935 |
| L'Abbaye          | SCA   | 1937 |
| Les Charbonnières | SCC   | 1945 |
| L'Orient-Sentier  | SCOS  | 1946 |
| Le Lieu           | SCL   | 19.. |

## Introduction no 1

Le texte de Robert Piguet, paru dans la FAVJ en 1935, servira de base à cette rétrospective. Rendue possible seulement par les vieux numéros de ce journal en possession de M. Marcel Paccaud du Sentier que nous profitons de remercier une fois encore ici.

Le ski, vaste affaire, immense sujet. Difficile bien entendu de fixer un lieu et une date pour la première apparition d'une paire de lattes à la Vallée. Il est des choses qui se vivent et ne s'écrivent pas. Et puis la Vallée est grande. Ce que fait un village n'est pas forcément connu du village voisin.

Quel titre ce serait que d'avoir possédé cette première paire de skis ! Mais on ne l'offrira à personne ni à aucun hameau en particulier, même pas au Brassus ou au Pont où il semblerait pourtant qu'il y eut le plus de chances de découvrir les débuts du ski. Car des précurseurs il put y en avoir partout. La curiosité est naturelle. On veut essayer ce qui est nouveau. Et puis il convient désormais de se hisser sur nos sommets même en hiver, tandis qu'autrefois on ne faisait que les regarder, tout blancs, du fond de la vallée.

Le ski, les ballades, les concours, les compétitions internationales, slalom, descente, fond ou saut, on en ferait un livre qui serait le bienvenu, sans que l'on ne sache toutefois qui serait capable de le financer, une fois de plus...

Cette brochure n'en est assurément que l'introduction. A d'autres maintenant de poursuivre et de nous offrir ce livre rêvé en rapport direct avec le ski. Ce sport qui a tant donné aux Combiens le mérite.

Les Charbonnières en juin 2002, revu en septembre 2005 :

